

Un record d'un nouveau genre.

Le Comité International Olympique vient de donner une conclusion inattendue à la V^{me} Olympiade en décernant la Médaille Olympique à Madame Wersäll née Comtesse Lewenhaupt dont six fils ont pris part aux Jeux Olympiques de 1912, les derniers en qualité de boy-scouts. Ce record fut-il atteint dans l'antiquité; nous l'ignorons. En tout cas il était trop remarquable pour pouvoir être passé sous silence et chacun trouvera que le Comité International fut en la circonstance fort bien inspiré. Les mères de famille suédoises apprécieront l'hommage rendu à l'une d'elles. La Médaille Olympique est rarement attribuée. L'exemplaire présenté à Madame Wersäll est le vingt et unième seulement depuis la fondation des Olympiades modernes.



La critique est aisée....

Pour consoler votre chroniqueur, Lecteurs, de sa longue inaction, on lui donne aujourd'hui la première place avec la permission d'en prendre à son aise. Il va donc formuler ses impressions sur tout ce qui vient de se passer... et notamment sur ce reflux olympique qui, à chaque Olympiade apparemment, se précipite en flots de paroles sur le monde. Bon Dieu ! en a-t-on écrit des articles dans la presse universelle depuis que les Jeux ont pris fin !...

* * *

Et ce qui frappe en premier lieu dans ces articles, c'est l'oubli presque général des difficultés surmontées. Même sans avoir

jamais mis la main à la pâte, il est aisé de s'imaginer ce que représente de travail, de soucis et d'efforts, le groupement de quatre mille athlètes et de tant de milliers de spectateurs. Prenez un seul sport et assemblez ceux qui le pratiquent de tous les coins du monde; ce sera déjà une tâche bien méritoire assurément. Mais multipliez cette tâche par quinze sports divers.... et vous nous en direz des nouvelles. La mentalité du Russe par rapport à l'Anglais ou de l'Allemand par rapport à l'Espagnol est moins dissemblable que celle du coureur à pied ou du footballeur par rapport à l'escrimeur ou au rameur. Tous ces hommes ont leurs habitudes, leurs manies, leurs besoins. Il les faut contenter techniquement en même temps que nationalement. Leurs approbations conjointes constituent une sorte de quadrature du cercle....

Or, cette fois-ci, ceux que la défaite y disposait grognèrent bien un peu mais ce ne fut de leur part que boutades sans lendemain. La grande masse des athlètes admirèrent sincèrement ce qu'on avait su faire pour eux et exprimèrent loyalement leur admiration. L'âpre critique vient d'ailleurs, de cette catégorie d'hommes qui, ne pouvant se faire un nom en édifiant, n'hésiteraient pas à s'en faire un en démolissant. Attirer l'attention, voilà qui, pour eux, domine tout. Ils ne sont pas ce qu'on appelait jadis des critiques. Ce mot s'appliquait à une appréciation consciencieuse, réfléchie et honnêtement documentée. Le critique cherchait à tenir compte de tous les éléments essentiels propres à asseoir solidement son jugement. Il faisait la part des circonstances, des difficultés, de l'inexpérience, du dévouement. Il ne soupçonnait jamais de prime abord, mais il se méfiait toujours un peu. Et il ne bâclait pas son verdict en la forme après l'avoir bâclé dans le fond. Il y avait ainsi beaucoup de petits Sainte Beuve auxquels, à défaut du talent notoire qui les eut mis en relief, le ciel avait départi de respectables instincts de justice et d'équité. Hélas! ce temps n'est plus. La critique devient un métier d'où l'on bannit volontiers les scrupules embarrassants. D'autres préoccupations ont surgi. L'un songe à se faire remarquer en lançant d'audacieux propos ou des accusations sensationnelles. Un autre a des rancunes personnelles à assouvir. Un troisième poursuit quelque bout de ruban dont orner sa boutonnière. Beaucoup enfin servent aveuglément les préjugés et les haines nationalistes des foules dont ils dépendent. De la sorte la critique très vite tourne en calomnie vulgaire.

Le tableau d'honneur publié en tête du dernier numéro de notre Revue, prête d'abord à une intéressante constatation. Presque toutes les nations qui ont participé à la V^{me} Olympiade figuraient déjà dans le classement de 1908. Et elles gardent à peu près leur rang tout en étant en progrès marqué sur les chiffres atteints à la IV^{me} Olympiade. En appliquant aux Jeux de Stockholm la même manière de compter qu'à ceux de Londres, on aperçoit que la France a passé de 46 points à 53, l'Italie de 14 à 30, la Belgique de 14 à 16, la Hongrie de 22 à 24, la Norvège de 19 à 24. Seul le Canada a rétrogradé de 27 à 21; nous parlerons tout à l'heure de l'Angleterre. Le plus grand progrès est réalisé par l'Allemagne qui compte 75 points au lieu de 26 en 1908. Les Etats-Unis réalisent 201 au lieu de 153 mais ils restent seconds, place qu'ils avaient déjà obtenue il y a quatre ans.

Quant à la Suède, on semble avoir oublié qu'à la IV^{me} Olympiade elle s'était classée troisième. Beaucoup de chroniqueurs ont exprimé leur naïf étonnement de voir les Scandinaves se révéler si sportifs cette fois. Or ils ont tout simplement accentué une avance qu'ils possédaient déjà sur le reste de l'Europe. Envisagés à la lueur de ces constatations, les résultats olympiques apparaissent parfaitement logiques et clairs; ils accusent avec une exactitude de pendule les efforts tentés, la valeur physique, l'union et la cohésion des équipes. Ils ne sont influencés que de façon insignifiante par les circonstances accessoires de lieu et de climat. Quoi qu'on en ait dit dans des journaux plus ou moins compétents, nul ne saurait nier que la préparation allemande, italienne, suédoise et française n'ait été très supérieure en 1912 à ce qu'elle avait été en 1908. Et ce sont précisément ces pays là qui voient monter le plus leurs points alors que la Hongrie, la Belgique, la Norvège qui en 1908 avaient déjà fait un effort très notable pour se préparer ne gagnent en 1912 que quelques points. Le total français eut pu être plus élevé sans la défection des escrimeurs dont la victoire était escomptée : incident dont nous ne parlerons pas puisqu'il se trouve soumis à une commission d'enquête qui n'a pas fait connaître encore son opinion.



Le fait de la priorité obtenue par la Suède semble renforcer la théorie que la nation organisatrice sera toujours la première. L'énorme total obtenu par l'Angleterre en 1908 et grâce auquel elle distançait de 291 points les Etats-Unis qui venaient seconds y avait donné créance. Mais cette fois la Suède ne passe qu'à

deux points de surplus et, à l'exception de l'escrime et du football, on voit qu'elle a conquis des lauriers dans toutes les autres catégories sportives ce qui prouve la perfection de sa préparation. L'objection perd donc de son importance et elle deviendra tout à fait sans portée quand un programme olympique définitif et stable aura été établi par le congrès de 1914. Il est hors de doute que l'action de ce congrès se manifesterait dans un sens restrictif. La IV^{me} Olympiade avait porté presque à son maximum le nombre et la diversité des épreuves. Ses organisateurs obéissaient en ce faisant au désir de suivre au pied de la lettre le mot d'ordre donné par le congrès initiateur de 1894 lequel stipulait que les nouveaux Jeux Olympiques comprendraient autant que possible tous les sports en usage dans le monde moderne. Mais il va de soi que cela ne doit s'entendre que des sports pratiqués internationalement et qu'encore faut-il se mettre d'accord sur une façon internationale et uniforme de les pratiquer. En tous cas il est indéniable que la multiplicité des épreuves inscrites au programme de la IV^{me} Olympiade favorisait le pays organisateur.

*
* *

Est-ce la comparaison entre ce total assez artificiel obtenu en 1908 et celui — un peu modeste — atteint en 1912 qui a mis l'opinion britannique sens dessus dessous? Toujours est-il qu'il se dit et s'écrit en Angleterre depuis lors des choses absolument déraisonnables. Or l'Angleterre se classe troisième et ses athlètes ont fait bonne figure en une grande quantité de branches sportives. On savait d'avance qu'en sports athlétiques, les Américains triompheraient. On savait également à Londres que des subventions considérables accordées par les gouvernements européens permettraient à d'autres pays de se faire dignement représenter à la V^{me} Olympiade. En Angleterre, le système des subventions gouvernementales n'est pas d'usage. On attend tout de l'opinion publique. Or l'opinion publique fut dûment avertie. Le British Olympic Council la relança à maintes reprises mais toujours en vain. Une campagne dont les origines sont douteuses et semblent fort peu respectables a été menée depuis longtemps contre le British Olympic Council. Pour mieux atteindre ce groupement d'hommes distingués et dévoués, on a été jusqu'à décrier rétrospectivement la IV^e Olympiade, ce magnifique et colossal effort dont l'éclat des Jeux de Stockholm ne saurait ternir le souvenir. Malgré l'absence de moyens d'action suffisants et grâce à l'énergie et au dévouement inlassables du Rev^d de Courcy Laffan, le

British Olympic Council a su organiser la participation anglaise en Suède de façon très digne et très honorable. Tout ce qui — avec ces moyens insuffisants — pouvait être fait l'a été. Il reste ceci qu'au lieu de se repentir d'avoir mal soutenu le British Olympic Council en cette circonstance, l'opinion anglaise s'en prend à ceux qui ont sauvé l'honneur national. C'est une défaillance que nous voulons croire passagère.

* * *

Qu'on n'oublie pas la parole prononcée par l'évêque de Pensylvanie à la cérémonie religieuse organisée lors de la IV^{me} Olympiade en l'église de Saint Paul à Londres. L'important, disait en substance l'éminent prélat, ce n'est pas d'être vainqueur aux Jeux, mais c'est d'y prendre part. Et, dans le pays où ont retenti ces mots si bien appropriés au génie national, il se trouve aujourd'hui des fous capables de conseiller l'abstention pour 1916 ! Engager des sportsmen à ne plus se mesurer avec leurs rivaux, parce que ceux-ci les ont battus ! a-t-on idée de pareille chose ! autant recommander à des soldats la désertion...

* * *

Et de tout cela se dégage une morale. C'est qu'il faut autant que possible que les sportsmen s'entendent entre eux et se gouvernent eux-mêmes sans l'ingérence d'un tas de plumitifs brouillons ou de discoureurs tapageurs qui ne connaissent pas le premier mot de ce dont ils parlent.



Les débuts du Pentathlon moderne.

Une des innovations les plus intéressantes des Jeux Olympiques de 1912 aura été l'institution du Pentathlon moderne et celle-là sera durable non pas tant parce qu'elle est dotée d'un challenge que la Suède, cette fois, a su s'attribuer, mais parce que l'adhésion universelle l'a consacrée. On pouvait craindre qu'une pareille nouveauté ne s'imposât pas du premier coup d'autant que, lorsque le baron Pierre de Coubertin qui en est l'auteur en énonça la